

## LE SENS D'UN NOM PROPRE

par Pascal ENGEL

*RÉSUMÉ* : Les arguments de Kripke en faveur d'une théorie de la référence directe des noms propres ne suffisent pas à établir que les noms propres n'ont pas de sens, et que la théorie russellienne des descriptions est fautive. Appliquée aux contextes de croyance, elle échoue également, et la notion de croyance « de re » est entachée de confusions. Les noms ont un sens descriptif minimal : ils indiquent que l'individu désigné porte ce nom.

*SUMMARY* : Kripke's arguments for a theory of direct reference of proper names are not sufficient to establish the claim that proper names lack sense, and that Russell's theory of descriptions is false. When applied to belief contexts this theory fails as well, and the notion of belief « de re » is confused. Proper names have a minimal descriptive sense : they indicate that the individual designated is the bearer of the name.

« Bien sûr qu'un nom propre a un sens ».  
Humpty Dumpty.

Les noms propres ont-ils un sens ? Ou bien, comme le soutenait Stuart Mill, ont-ils seulement une dénotation ? Récemment la masse des écrits consacrés à cette question a eu tendance à s'accroître de façon exponentielle, en particulier depuis la publication de l'article de Kripke, *Naming and Necessity*<sup>1</sup>, qui a remis en circulation la théorie de la référence directe de Mill. Quelle autre fonction linguistique les noms propres pourraient-ils avoir, sinon celle de désigner leur

1. In Davidson & Harman, eds. *Semantics of natural language*, Reidel 1972, p. 253-355. Réed. Oxford, Blackwell, 1980, trad. fr. par P. Jacob et F. Recanati, Minuit, 1982. « *La logique des noms propres* ». L'éd. citée sera celle de 1980.

porteur ? Mais depuis Frege et Russell, on a jugé que la théorie de la référence directe était trop simple (voire simpliste : Ryle l'appelait ironiquement la théorie 'Fido' — Fido — un nom et une chose). L'attrait des arguments de Kripke provient, outre des critiques très convaincantes qu'il adresse à ce que l'on peut appeler la théorie descriptiviste des noms propres (le sens d'un nom propre est une description définie), de la complexité et de la sophistication qu'il met au service d'une théorie que l'on peut considérer comme presque trivialement vraie.

Quelle théorie choisir ? Faut-il en choisir une ? Ici on se bornera à montrer que les arguments de Kripke ne réfutent pas, loin de là, la théorie descriptiviste, bien que cette dernière demande à être amendée. On soutiendra que le sens d'un nom se réduit à une information minimale concernant son porteur : le fait que l'individu désigné porte ce nom.

1. Selon Russell, les noms propres « ordinaires » du langage courant sont en réalité des « abréviations de descriptions définies » :

Non seulement cela, mais ce qu'ils décrivent ne sont pas des particuliers mais des systèmes complexes de classes ou de séries. Un nom, au sens logique étroit d'un mot dont la signification est un particulier, peut seulement être appliqué à un particulier avec lequel le locuteur a une relation de connaissance directe (*acquainted with*), parce que l'on ne peut nommer ce dont on n'a pas une connaissance directe. Vous vous souvenez : quand Adam nomma les animaux, ils vinrent à lui et il leur donna un nom. Nous ne sommes pas en relation de connaissance directe avec Socrate, et par conséquent nous ne pouvons pas le nommer. Quand nous utilisons le nom « Socrate » nous utilisons en réalité une description. Notre pensée peut-être rendue par une expression du genre « le maître de Platon », ou « le philosophe qui but la ciguë », ou « la personne dont les logiciens affirment qu'elle est mortelle », mais nous n'utilisons certainement pas le nom comme un nom, au sens propre du mot<sup>2</sup>.

Russell réserve donc le modèle d'une référence directe aux « noms propres authentiques » (qu'il appelle aussi particuliers emphatiques ou égocentriques et qui incluent — selon une liste variable — « ceci », « je », « maintenant »), les autres noms étant des descriptions « tronquées », et par conséquent pas des noms propres. A proprement parler, quand Russell dit que les noms propres sont « en réalité » des descriptions définies, il ne dit pas que les noms propres ont un *sens*, comme le soutenait Frege. Il dit que la dénotation d'un nom propre est donnée *via* une description définie de la forme  $(\exists x) \phi x$ , et que dans toute phrase  $Fn$  où  $n$  est un nom propre ordinaire,  $n$  peut être paraphrasé en une

2. « Philosophy of logical atomism », in *Logic and Knowledge*, London, 1956, p. 201.

description définie de ce type. La thèse de Russell porte donc sur la *forme logique* des noms et des descriptions dans des phrases susceptibles d'être vraies ou fausses<sup>3</sup>. C'est une thèse *sémantique* néanmoins, au sens d'une analyse des conditions de vérité des phrases : le rôle *sémantique* d'un nom propre est équivalent à celui d'une description définie destinée à dénoter, « en vertu de sa forme », l'individu unique qui satisfait la description<sup>4</sup>. Comme l'a noté Quine, la théorie russellienne signifie que la référence d'un nom n'est pas un objet *simpliciter*, mais un objet désigné par une variable de quantification, et dont on suppose ainsi qu'il existe et est unique. D'où la paraphrase complète :

$$(\exists x) \phi x = \text{df } (\forall x) (y) (\phi y \supset y = x).$$

On sait que dans *On denoting* (1905), Russell propose sa théorie afin d'analyser deux types d'énoncés : les existentiels négatifs (tel que « Homère n'existait pas »), et les énoncés figurant dans la portée d'un « contexte d'attitude propositionnelle », par exemple :

(1) Georges IV désirait savoir si Scott était l'auteur de Waverley. Assez curieusement, à propos de (1), Russell déclare que si la description « l'auteur de Waverley » fonctionnait comme un nom propre (ordinaire), Georges IV pourrait être dit désirer savoir si Scott est Scott, bien que l'on puisse douter d'un intérêt pour l'identité chez le premier gentilhomme d'Europe. Il devrait ici appliquer sa propre théorie, et faire de « Scott » une description. Tel qu'il est, l'argument semble plutôt militer en faveur d'une distinction entre noms propres et descriptions.

A propos de ces énoncés, Russell introduit sa distinction entre occurrence *primaire* et *secondaire* d'une description (ou dans la terminologie usuelle, *portée étroite* et *large*). Concernant (1), les deux interprétations suivantes y correspondent :

(2) Georges IV désirait savoir si un et un seul homme avait écrit Waverley et si Scott était cet homme (occurrence primaire, étroite).

(3) Un et un seul homme écrivit Waverley, et Georges IV désirait savoir si Scott était cet homme (occurrence secondaire, large).

Il est intéressant de noter que ces distinctions sont fournies à propos de contextes que l'on peut considérer comme *modaux* (épistémiques, pour les distinguer des contextes modaux aléthiques), ou dans lesquels la référence est, selon l'expression de Quine, *opaque*<sup>5</sup>.

3. Ce point est souvent négligé, par exemple par Kripke qui assimile les thèses de Russell et celles de Frege. L'auteur qui a le mieux souligné est à ma connaissance D. KAPLAN, *What is Russell's theory of descriptions?* (1966, réimprimé in *Russell*, ed. D. Pears, New York, 1972).

4. Le rôle sémantique d'une expression est la contribution qu'elle apporte aux conditions de vérité d'une phrase où elle figure (cf DUMMETT, *Frege*, 1973, et XII).

5. Je suppose connus les détails de la théorie. Une bonne analyse est C. CASSIN, « Russell's distinction between primary and secondary occurrences of definite descrip-

2. Kripke (1972) a fourni une batterie d'arguments contre la théorie descriptive, dont le principal peut être appelé argument *modal*. Kripke retourne contre Russell le fait que les descriptions soient susceptibles de variations dans les contextes modaux (aléthiques : « il est possible que... », « Nécessairement... ») à la *différence des noms propres* qui selon lui ne sont pas soumis à ces variations<sup>6</sup>. Il n'est pas vrai qu'une phrase de la forme  $M \text{Fn}'$  (où  $M'$  se lit « il est possible que ») soit équivalente en conditions de vérité avec une phrase de la forme  $(M (\exists x) (\forall y) (Fy \rightarrow x = y))$  « précisément en vertu des distinctions de portée. Le raisonnement de Kripke est le suivant :

(a) Si « n » (un nom propre quelconque) devait signifier « le F » (une description définie quelconque), alors une phrase modale telle que « n » aurait pu ne pas être le « F » serait fautive. Par exemple si Benjamin Franklin signifie « l'inventeur des doubles foyers », « Benjamin Franklin aurait pu ne pas être l'inventeur des doubles foyers » serait faux puisque ceci signifierait que l'inventeur des doubles foyers aurait pu ne pas être l'inventeur des doubles foyers, ce qui est absurde.

(b) Mais « n'aurait pu ne pas être le F » est vrai (il est vrai que Benjamin Franklin lui-même aurait pu ne pas inventer les doubles foyers, mais un autre individu à sa place).

(c) Par conséquent « n » ne signifie pas « le F ».

Ce que montre cet argument est qu'en général les noms propres sont interprétés comme ayant une portée *plus large* que les descriptions. On peut accorder ce point à Kripke, et tenir son argument pour valide si l'on donne aux expressions référentielles les portées appropriées dans (a)-(b). En revanche il ne l'est pas si l'on donne dans la phrase citée en (a) une portée *large* à la description qui lui est substituée. Au mieux cela montre que les noms propres ne sont pas *toujours* équivalents à des descriptions, ou à la rigueur qu'ils sont *sans* portée<sup>7</sup>. Mais comme l'a remarqué Dummett, il reste possible à un partisan de la théorie descriptiviste de soutenir que les noms propres sont équivalents à des descriptions à portée large<sup>8</sup>.

Kripke dispose cependant d'autres arguments contre ce qu'il appelle la « thèse de Frege-Russell ». L'absence de variation de portée dans les

tions, in Klemke ed. *Essays on Russell*, Chicago, 1970. En principe l'existence a disparu du tableau moderne des catégories de la modalité. On rappellera seulement que Kant l'y incluait encore.

6. Kripke reprend des analyses de Smullyan, *Modality and description* (1946) réimpr. in LINSKY, *Modality and Reference*, Oxford University Press, 1969.

7. Cf. C. PEACOCKE, « Proper names, reference and rigid designation », in Blackburn, ed. *Meaning, Reference and Necessity*, Cambridge University Press, 1975.

8. DUMMETT, *Frege, philosophy of language*, ch. 5, appendice. La formulation (a)-(c) ci-dessus est due à B. LOAR, « The semantics of singular terms », *Philosophical studies*, 1976, 30, p. 373.

contextes modaux n'est qu'une partie de ce que Kripke appelle la propriété de *désigner rigidement* qu'ont les noms propres, et ne se confond pas avec elle. Telle qu'elle a à nouveau récemment été exposée par Kripke, l'idée de désignation rigide est la suivante<sup>9</sup>. La compréhension des conditions de vérité (extensionnellement correctes) d'une phrase telle que :

(4) Aristote aimait les chiens

enveloppe la saisie des conditions de vérité de cette phrase dans le monde actuel aussi bien que dans d'autres mondes possibles (ou « situations (contrefactuelles) » si l'autre locution nous gêne). Dire qu'un nom propre est un désignateur rigide revient à dire que le nom « Aristote » apporte la même contribution à la valeur de vérité de :

(5) Aristote aurait pu ne pas aimer les chiens

que celle qu'il apporte à la valeur de vérité de (1) ; ce que Kripke exprime en disant que c'est dans chaque cas d'*Aristote*, de *cet* homme tel que nous le désignons actuellement dans notre langage, qu'il est question, et non pas par exemple d'un individu désigné par une description comme « le plus grand philosophe de l'Antiquité ».

Pour expliquer la rigidité Kripke invoque les considérations de portée, nos « intuitions modales » (selon lui notre intuition de la vérité de (5) ne pose pas de problème), et un autre argument, que l'on pourrait appeler *ad ignorantiam*, et qui est indépendant de l'argument modal<sup>10</sup>.

Supposons que, à l'insu de la plupart des gens, Gödel ne soit pas l'auteur de la découverte de l'incomplétude de l'arithmétique, et que ce soit en fait un certain Schmidt qui en est l'auteur, et que Gödel se soit approprié la découverte de Schmidt. Si quelqu'un utilisait le nom « Gödel » au sens de « l'auteur de la découverte de l'incomplétude de l'arithmétique », il devrait faire référence non pas à Gödel, mais à Schmidt, puisque Schmidt est l'unique individu qui satisfait la description. Pourtant c'est bien à Gödel, qu'il soit ou non l'auteur de la découverte en question, qu'il est fait référence.

A la différence du précédent, on peut appeler cet argument *pragmatique*. Ce que Kripke considère ici, c'est un certain contexte, et l'énonciation effectuée par un locuteur avec certaines intentions. On peut penser justement que Kripke généralise ici au cas des noms la notion d'*usage référentiel* d'une expression que Donnellan avait appliquée aux descriptions définies. Selon Donnellan il y a deux usages possibles des descriptions : un usage *attributif* dans lequel la description désigne tout individu quel qu'il soit qui la satisfait, et un usage *référentiel* dans lequel le locuteur utilise la description seulement pour faire référence à

9. *Naming and Necessity*, seconde édition, Oxford, Blackwell, 1980, préface, p. 6 sq., trad. fr. p. 158.

10. *Naming and Necessity*, p. 83-92.

un certain objet, sans considérer les propriétés de cet objet<sup>11</sup>. En ce sens, une description peut être *fausse* de son référent et cependant le locuteur peut réussir à désigner ce qu'il a l'intention de désigner, par exemple quand dans une soirée quelqu'un pointe en direction d'un homme qu'il désigne par « l'homme au verre de champagne » alors que ce dernier boit de l'eau minérale. Le contexte, la manière dont le locuteur réussit à exprimer ses intentions font que l'acte de référence (au sens d'un acte de langage) est dans ces cas réussi.

Manifestement cet argument pragmatique est plus convaincant que l'argument modal (sémantique) on peut penser que c'est parce que pour rendre compte des différents usages des noms, on a besoin de considérer certaines propriétés pragmatiques. Je ne tenterai pas ici d'élaborer ce point, mais seulement de le reconnaître, le propos du présent article concernant la sémantique des noms<sup>12</sup>.

3. Enfin, bien qu'elle soit indépendante en principe de sa théorie de la référence des termes singuliers, la thèse de la rigidité des noms propres est abordée par Kripke dans le cadre d'une discussion du problème de l'essentialisme. Selon lui, il y a un sens à parler des propriétés essentielles d'un objet indépendamment de la manière dont il est désigné et décrit. En d'autres termes, la quantification *de re* a un sens dans les contextes modaux : cela ne dément pas le diagnostic de Quine qui y voyait l'équivalent d'une profession de foi essentialiste. Par ailleurs Kripke soutient que les énoncés d'identité sont nécessaires,

11. DONNELLAN, « Reference and definite description », *The Philosophical Review*, LXXV, juillet 1966, p. 381-304. Réimprimé par ex. dans Schwartz ed. *Naming, Necessity and natural kinds*, Cornell University Press, 1977. Je présente schématiquement la distinction de Donnellan. Elle n'est pas sans difficultés. Cf. SEARLE, « Referential and attributive », in *Expression and meaning*, Cambridge University press, 1979, et Kent BACH, *Referential/attribution*, *Synthese*, 49, Nov. 81, p. 219-44.

12. Je laisse de côté une telle analyse pragmatique, pour laquelle la distinction de Donnellan, sous l'une ou l'autre de ses formes (elle a été abondamment commentée et utilisée) me paraît très utile. La thèse de la rigidité des noms reste essentiellement sémantique. Dans « Speaker's reference and semantic reference » (*Midwest Studies in philosophy*, II, 1977, p. 255-276), Kripke a fait appel à des notions pragmatiques de ce type. Il considère cependant la distinction de Donnellan comme indépendante et dérivée de sa distinction entre désignateurs rigides et non rigides. En particulier Donnellan ne réfute pas Russell. On peut l'accorder puisque les objectifs des deux théories sont distincts. Kripke cependant affirme que pour les noms la référence du locuteur est *toujours* identique à la référence sémantique. Comment explique-t-il dans ce cas les noms vides, les usages non littéraux et les contextes de croyance ? J'examine en partie ces points plus bas. Bien que je ne puisse la justifier ici, la distinction entre sémantique et pragmatique me paraît pertinente, de même qu'une distinction entre quelque chose comme la signification du locuteur et la signification littérale, malgré les critiques qui lui sont adressées. Je ne souscris pas à la thèse du « tout pragmatique ».

s'ils sont vrais, et que l'identité est ainsi une relation nécessaire entre les objets dont elle est affirmée<sup>13</sup>.

Il importe de distinguer entre l'essentialisme d'une part, comme doctrine métaphysique, et rigidité des noms, comme thèse sémantique. Du fait qu'un désignateur est rigide, il ne s'ensuit pas que l'objet qu'il désigne « dans tous les mondes possibles » ait des propriétés nécessaires (en particulier, si l'existence est une propriété, comme certaines versions de la sémantique des modalités nous autorisent à la construire — il ne s'ensuit pas que les *designata* des désignateurs rigides existent nécessairement). Et pourtant Kripke brouille les cartes en déclarant par exemple que certaines descriptions d'entités mathématiques (« la racine carrée de 9 », « le plus petit nombre premier élevé au carré ») sont rigides parce qu'elles désignent nécessairement tel objet<sup>14</sup>. De même il prétend « dériver » l'essentialisme de sa théorie de la référence<sup>15</sup>.

Il est tentant de concevoir la théorie de la référence des noms comme une théorie a priori de la structure des choses, et d'inférer celle-ci de la manière dont nous les désignons. Un désignateur rigide semble être l'expression la plus appropriée pour désigner un objet ontologiquement unique et doté d'une essence individuelle, i.e. de propriétés qui font qu'il n'aurait pas pu ne pas être ce qu'il est. Bien qu'il prenne soin de distinguer parfois les problèmes, Kripke entretient une certaine confusion et fait régulièrement appel à notre « intuition » des essences. Cela peut paraître une banalité, mais on ne voit pas en quoi le fait d'attribuer à un certain objet une certaine propriété (ou ne pas lui en attribuer, comme c'est le cas pour les noms propres, comme on le verra) pourrait impliquer que cet objet ait cette propriété. Après tout je peux appeler quelqu'un « l'usurpateur » sans qu'il en soit un !<sup>16</sup>.

13. *Naming and Necessity*, p. 97-105. Les choses sont complexes. Kripke distingue nécessaire et a priori, et nécessité métaphysique et épistémique.

14. « Désignateurs fortement rigides » (*Naming and necessity*, p. 48-49).

15. *Naming and Necessity*, p. 114-11 (note 56).

16. L'excuse d'une indignation qui peut paraître aussi naïve est que l'illusion linguistique dénoncée ici est très répandue. Si elle a pu être commise par Kripke et d'autres, ils peuvent se dire, comme Frege face au paradoxe de Russell, « solatium miseris, socios habuisse malorum ». Dans une large mesure le responsable de la confusion est Quine, qui assimile quantification *de re* et essentialisme, et ne nous laisse le choix qu'entre deux membres d'une alternative : ou bien les objets n'existent et n'ont de propriétés qu'en tant que nous les décrivons, ou bien ils existent et ont des propriétés indépendamment de la manière dont nous les décrivons. Cela a conduit certains auteurs, comme Putman, à penser que du moment qu'ils pouvaient donner un sens à la quantification *de re* et à la référence pure de certains termes (noms, termes d'espèce), le réalisme était justifié contre le vérificationnisme. Je ne dis pas que c'est faux, mais que les choses sont plus complexes.

Sur quelques uns de ces points, je me permets de renvoyer à mon article, « Identité, essence et modalité », *Archives de philosophie*, 45 (1982) p. 425-440.

4. Kripke est ainsi amené à proposer une théorie de la référence directe ou pure des noms : une relation qui n'est médiée par aucun « sens », « description » ou « propriété » à attribuer à son porteur pour permettre l'usage correct du nom<sup>17</sup>. Cela ne revient pas à dire, comme Russell, que les vrais noms propres sont ceux des objets que nous connaissons par *acquaintance*. Mais dans tout usage d'un nom ordinaire, il a fallu qu'une telle relation directe avec l'objet qu'il nomme soit l'ancêtre de la relation que nous avons actuellement. Un objet reçoit un nom dans une communauté linguistique donnée ou dans l'idiolecte d'un locuteur par l'effet d'un « acte baptismal », puis la référence se passe de là à travers une chaîne « causale » de locuteur en locuteur, qui préserve la valeur de l'acte de référence initial<sup>18</sup>.

Cette « théorie causale de la référence » s'accorde avec les autres thèses de Kripke. Elle a pour elle une certaine plausibilité. Comme le remarque J. Vuillemin :

Ce qui nous persuade... que le mot « Homère » a désigné un individu unique, c'est un ensemble de critères stylistiques qui rend dérisoire l'idée d'une composition populaire anonyme et improbable l'idée d'une collaboration poétique qui aurait produit *Illiade et l'Odyssée*. Ces critères, qui relèvent d'une analyse conceptuelle, ne peuvent pas à eux seuls rendre légitime l'usage du mot « Homère » comme un nom propre. Ils ne le font que parce qu'ils nous autorisent à croire qu'il y a eu des hommes à pouvoir montrer Homère. Lorsqu'il y a un nom propre, c'est donc que reste possible, pour un groupe, l'expérience directe ou la mémoire de l'expérience directe de ce que désigne le nom<sup>19</sup>.

Si l'expérience directe est une condition nécessaire, on remarquera avec M. Vuillemin qu'elle n'est pas suffisante, un certain nombre de « critères conceptuels » étant requis (surtout dans le cas de noms comme « Homère »). Selon Kripke, l'usage des descriptions ressemblerait à une sorte de jeu de portrait chinois, tandis qu'un nom propre resterait fixe comme l'identité de la personne à deviner. Non seulement il est difficile d'expliquer avec une telle théorie les noms sans dénotation ou fictionnels, mais des changements de dénotation peuvent survenir, comme dans le cas de « Madagascar » que les indigènes utilisaient pour désigner une portion du continent africain, alors que Marco Polo l'utilisait pour désigner l'île de Madagascar<sup>20</sup>.

17. Kripke critique également ce qu'il appelle la théorie « du faisceau de propriétés » : le sens d'un nom propre ne serait pas une description unique, comme chez Russell, mais un ensemble de descriptions. Il l'attribue à Searle et à Wittgenstein (sans doute à tort pour ce dernier). cf. *Naming and Necessity*, p. 64 sq.

18. *Ibid.*, p. 96.

19. Jules VUILLEMIN, « Qu'est-ce qu'un nom propre ? », *Fundamenta Scientiae*, vol. 1, 1980, p. 261-273.

20. Cet exemple est donné par Gareth EVANS, « The causal theory of names », in Schwartz, *op. cit.* p. 202.



Les conclusions de Kripke sont donc fragiles, et plus solides sur le plan pragmatique (que Russell ignorait délibérément) que sur le plan sémantique. On peut cependant admettre la rigidité des noms, une fois celle-ci dégagée des implications qu'elle comporte pour la sémantique des conditionnels contrefactuels. Revenons au cas de Gödel, l'imposteur. Si le nom est équivalent à une description à portée large (ou à une description rigide ou référentielle), le locuteur qui l'utilise cessera, selon Kripke, d'utiliser la description en question, une fois qu'il connaîtra l'imposture. Il emploiera le nom « Schmidt ». Mais il ne cessera pas d'utiliser « Gödel » pour désigner Gödel. Par contre, s'il apprendait que Gödel ne s'appelle pas « Gödel », mais « Hasse » par exemple, il cesserait certainement d'utiliser le nom « Gödel »<sup>21</sup>. Avec le fait qu'un certain individu porte un certain nom, on a affaire à un fait sémantiquement, et sans doute pragmatiquement, primitif, ce qui n'est pas le cas quand il s'agit d'une description, qui nous offre une certaine latitude dans les désignations. En ce sens nous pouvons parler d'une rigidité des noms propres. Mais en quoi la théorie diffère-t-elle alors de l'énoncé d'une platitude qui est que la raison d'être des noms est de nous permettre de faire référence à leur porteur tandis que celle des descriptions est de nous permettre de faire référence aux choses qui se trouvent les satisfaire ? J'essaierai plus loin de montrer en quoi cette banalité peut être intéressante.

5. Même si nous admettons la théorie de la désignation rigide sous cette forme, il est caractéristique qu'elle ne permette pas de rendre compte des deux types d'énoncés qui motivaient la théorie russellienne des descriptions. Dans le cas des existentiels négatifs (tels que « Homère n'existait pas ») l'interprétation russellienne et les distinctions de portée demeurent la meilleure explication. Dans le cas des contextes d'attitudes propositionnelles, Kripke a cherché récemment à remédier aux défauts de sa théorie<sup>22</sup>. Sa tentative n'est guère convaincante.

Si les noms propres (et certaines descriptions définies) sont rigides, ils doivent être référentiellement transparents dans tous les contextes modaux. Autrement dit on doit pouvoir y substituer des noms coréférentiels<sup>23</sup>. Or il est bien connu que le principe de substituabilité des expressions coréférentielles échoue dans les contextes intensionnels

21. KRIPKE, « Speaker's reference and semantic reference », *Midwest Studies in Philosophy*, 11, 1977, p. 260-261.

22. « A puzzle about belief », in Margalit, ed. *Meaning and Use*, Dordrecht, Reidel, 1979, p. 239-283.

23. Geach, rappelle Kripke, appelle de tels noms « shakespeariens » (« A rose, by an other name, would smell as well »).

comme les contextes d'attitudes propositionnelles. Du fait que Cicéron est Tullius et que

(6) Pierre croit que Cicéron était chauve

on ne peut inférer que

(7) Pierre croit que Tullius était chauve.

Il semble difficile ici de ne pas admettre que la raison de l'échec de la substitution provient du fait que « Cicéron » et « Tullius » sont des noms dont les *sens* diffèrent, au moins si nous ne considérons que l'idiote de Pierre. Plus généralement on peut formuler dans ces cas l'argument suivant :

(a) Supposons qu'il y ait au moins une attitude propositionnelle *C* telle qu'il est possible que quelqu'un ait *C* que *a* est *a* sans avoir *C* que *a* est *b* (où *a* et *b* sont des termes coréférentiels)

(b) la proposition que *a* est *a* n'est pas identique à la proposition que *a* est *b* ;

(c) les phrases « *a* est *a* » et « *a* est *b* » expriment des propositions différentes ;

(d) par conséquent '*a*' et '*b*' diffèrent quant à leur sens<sup>24</sup>.

On reconnaît l'argument employé par Frege au début de *Über Sinn und Bedeutung* pour justifier l'introduction de la distinction entre le sens et la référence d'un nom.

Tout en reconnaissant que cet argument pose un problème majeur pour toute théorie « shakespearienne » des noms propres, Kripke prétend échapper à sa conclusion, en niant que l'opacité des contextes de croyance réside dans l'échec de la substitution des noms coréférentiels. Autrement dit si l'on peut montrer que l'on peut rencontrer le même problème (celui de la spécification du contenu des croyances) sans recourir au principe de substituabilité, il s'ensuivra selon Kripke que l'argument ci-dessus ne montre rien quant au sens des noms propres.

Pour cela, Kripke considère comme plausibles les deux principes suivants :

(A) Supposons que tout assentiment soit sincère et réfléchi. Si un locuteur normal du français exprime son assentiment devant une phrase '*p*' du français, alors il est raisonnable de dire qu'il *croit* que *p* (principe de « *dé-citation* »).

(B) Si une phrase d'un langage exprime une vérité dans ce langage, alors toute traduction de celui-ci dans un autre langage exprimera aussi une vérité dans cet autre langage (principe de *traduction*).

Supposons alors un français, Pierre, qui, ayant entendu parler des charmes d'une ville nommée Londres (sans s'y être rendu), affirme :

(8) Londres est jolie.

24. Diana ACKERMAN, « Proper names, propositional attitudes and non descriptive connotations », *Philosophical studies*, 35, 1, janv. 1979, p. 55.

Il émigre en Grande Bretagne, et habite un quartier plutôt laid de Londres, tout en ignorant qu'il est dans la ville dont il parlait en (8), mais, ayant appris l'anglais, vient à parler de son environnement sous le nom de « London » et affirme (en anglais) :

(9) *London is not pretty.*

De (A) et (B) il suit qu'il croit que Londres est joli et que Londres n'est pas joli. Que croit Pierre ?

Selon la théorie descriptiviste, ces faits s'expliquent aisément. Pierre n'associe pas les mêmes propriétés identifiantes à « Londres » et à « London ». Mais Kripke souligne que son « puzzle » portant sur la croyance peut se réaliser même si Pierre associe les mêmes propriétés à « Londres » et « London ». Il peut croire, par exemple, en anglais comme en français, que « Londres » et « London » sont « la plus grande ville de Grande Bretagne », « là où habite la Reine », etc., tout en maintenant ses deux affirmations (8) et (9)<sup>25</sup>.

On peut accorder ce point à Kripke : l'échec de la substitution ici ne suffit pas à rendre compte du problème que posent les contextes de croyance. Mais la description qu'en donne Kripke est-elle plus adéquate, et surtout est-elle fondamentalement différente ? Kripke fait une première pétition de principe en employant le principe (B) de traduction, qui recouvre la notion de synonymie ou d'identité de sens qui est ici en question. Il en fait une seconde en déclarant que les deux assertions (8) et (9) font référence à la même chose, Londres, et donc en supposant que les noms ne peuvent pas être équivalents à des descriptions. Il ne peut voir un problème dans (8) et (9) que parce qu'il n'a aucune manière de rendre compte du fait que Pierre n'est pas coupable de contradiction, mais simplement victime de l'ignorance.

Kripke cependant a raison de dire qu'il est difficile de savoir ce que croit exactement Pierre ! Mais c'est plutôt un problème portant sur la nature de la croyance que sur les attributions de croyance. Il est douteux dans ces conditions que des considérations portant sur la signification des expressions dans les attributions de croyance suffisent à élucider la question du contenu des croyances.

Depuis Quine<sup>26</sup> il est courant de distinguer deux types d'attributions de croyance, les unes *de re*, les autres *de dicto* (la distinction est évidemment parallèle à celle qui est faite pour les contextes modaux aléthiques). Selon l'exemple traditionnel de Quine :

(10) Il y a un individu tel que Ralph croit qu'il est un espion (régimenté) :  $(\exists x)$  (Ralph croit que  $x$  est un espion).

25. « A puzzle about belief », *op. cit.* p. 250 sq.

26. « Quantifiers and propositional attitudes », 1956, réimpr. in *The ways of paradox*, Harvard University Press, 1976 (deuxième éd.), et in Linsky, *op. cit.*

(11) Ralph croit qu'il y a un individu qui est un espion (Ralph croit que  $(\exists x)$  (x est un espion)).

Ces deux modes d'attribution de croyance sont respectivement *relationnel* et *notionnel*, selon Quine.

On en a conclu qu'il y avait deux *types de croyances* :

a) des croyances *de re*, dont l'attribution correcte place celui qui croit dans une relation appropriés, non conceptuelle, contextuelle, aux objets sur lesquels porte la croyance ;

b) des croyances *de dicto* : croyance en la vérité d'une *proposition*, ayant un certain contenu, et complètement conceptualisée<sup>27</sup>.

Le « puzzle » de Kripke porte, comme il le souligne lui-même<sup>28</sup> sur le comportement référentiel des noms dans les contextes de croyances *de dicto* et non pas *de re*. Or par définition, selon Kripke, « de tels contextes, s'ils ont un sens, sont sujets au principe de substitutivité pour les noms et les descriptions »<sup>28</sup>. C'est ce qu'indique, dans (10) la position *de re* (ou la portée *large*, les distinctions de portée étant en général équivalentes) du quantificateur, exporté en dehors du contexte gouverné par le verbe de croyance. Kripke ne voit donc de problème que dans le cas de la croyance *de dicto*, le comportement des noms dans les attributions de croyance *de re* étant rigoureusement « shakespearien ». Un nom dans un tel contexte *de re* est alors l'équivalent d'un désignateur rigide dans un contexte modal ordinaire ou dans un contexte extensionnel. David Kaplan appelle cela des noms « vivants ». Ils les définit par la relation d'expérience directe du sujet à l'objet porteur du nom et par « la chaîne causale d'événements conduisant à leur production »<sup>29</sup>.

La notion de croyance *de re* recouvre donc généralement une théorie *causale* de la connaissance ou de la croyance parallèle à la théorie causale de la référence de Kripke. Putnam a fourni un *Gedankenexperiment* destiné à illustrer cette théorie<sup>30</sup>.

Supposons qu'il existe une planète, la Terre Jumelle, qui soit une réplique physique complète de la Terre où nous vivons. Tous les objets de la Terre Jumelle sont des *Doppelgänger* d'objets terrestres : arbres, lacs, rivières, montagnes. Ses habitants sont nos répliques physiques.

27. Voir en particulier, T. BURGE, « Belief de re », *The Journal of philosophy* ; 1977, p. 338-362. *Mutatis mutandis*, la distinction *de re/de dicto* pour les croyances à une parenté très nette avec la distinction russellienne entre *acquaintance* et *description*, et plus lointaine avec la distinction du concept et de l'intuition chez Kant (Burge le note *op. cit.* p. 438, note 10), bien que ces deux dernières distinctions ne sont pas opérées chez Russell ou Kant sur des bases linguistiques.

28. KRIPKE, *op. cit.* p. 242.

29. David KAPLAN, « Quantifying in », in *Words and Objections*, 1968, réimpr. in Linsky, *op. cit.* (p. 132).

30. PUTNAM, *The meaning of « meaning » in Philosophical Papers*, t. II, p. 223 sq. L'exemple est abondamment utilisé dans la littérature sur la croyance *de re*. Cf. Woodfield, ed. *Thought and object*, Oxford 1982.

Seul le liquide que nous appelons de l'eau fait exception. Les habitants de la Terre Jumelle l'appellent aussi de « l'eau » mais alors qu'il a *chez nous* la structure chimique H 20, il a chez eux la structure XYZ (quelle qu'elle soit). Phénoménalement, i.e. pour l'expérience perceptuelle, les propriétés de H 20 et celles de XYZ sont identiques : le liquide se trouve dans les bouteilles et les lacs de montagne, sert à calmer la soif et à faire sa toilette. Comme les habitants de la Terre Jumelle sont des répliques physiques de ceux de la Terre, ils ont aussi les mêmes états psychologiques ou mentaux (supposons que que nous soyons, pour les besoins de l'hypothèse, des partisans de la théorie de l'identité psychophysique stricte). Quand un habitant de cette autre planète dit par exemple « ceci est l'eau » et quand nous disons la même chose, nous sommes face à un liquide qui a les mêmes propriétés phénoménales, et nous sommes dans le même état psychologique. Et pourtant nous ne parlons pas de la même chose, puisque le liquide a chez lui la structure XYZ, et chez nous H 20. Nous n'exprimons pas la même proposition, et ne sommes pas dans la même attitude propositionnelle (si celle-ci est relative à la proposition exprimée). Si l'on admet cette description de la situation, Putnam en conclut que :

— ou bien les significations ne sont pas « dans la tête » des locuteurs, mais sont déterminées par la nature de l'environnement extérieur du locuteur.

— ou bien la signification (intension) d'un terme (ici un terme d'« espèce naturelle », mais la même remarque vaudrait à propos des noms propres), ne détermine pas son extension ou sa référence, mais l'inverse<sup>31</sup>.

L'expérience de pensée de Putnam revient à l'affirmation de la théorie causale de la référence (elle est bien sûr associée étroitement à la question de la rigidité des noms), outre l'affirmation de l'existence de *croyances de re*. On pourrait dire que les habitants des deux planètes ont des *croyances de dicto* identiques (conceptuellement), mais des *croyances de re* différentes (contextuellement).

Je n'ai pas l'intention d'entrer ici dans une discussion détaillée de la question de la *croyance de re*<sup>32</sup>. Mais s'il y a des *croyances de re* et surtout si nous admettons qu'elles sont conceptuellement premières par rapport aux *croyances de dicto*, faudrait-il dire qu'une croyance qui ne serait *que* générale (et non pas singulière, comme les *croyances de re*) ne serait pas vraiment une croyance, et que le contenu de *toute* croyance dépend du contexte et de l'environnement ? *L'enfant qui croit*

31. PUTNAM, *ibidem*. La question a des implications importantes pour la psychologie qui, comme celle dont se réclame J. Fodor, repose sur le solipsisme « méthodologique ». Voir sur ces points le volume de Woodfield cité et en particulier l'article de Kent BACH, « *De re belief and methodological solipsism* », dans ce volume.

32. Mêmes références que la note précédente.

que le Père Noël va remplir ses chaussures de jouets ne croit-il rien ? Comme dans le cas des modalités « métaphysiques » la distinction entre une croyance qui ne serait que descriptive, et une croyance qui ne serait que directe est peut-être trop simple<sup>33</sup>.

Mais la confusion majeure entretenue par ceux qui ont écrit sur ce sujet est sans doute celle-ci : du fait qu'il y a deux *modes d'attribution* relativement isolables de la croyance, peut-on en conclure qu'il y a deux *types* de croyances distinctes correspondantes ?

Si Ralph croit que l'individu au chapeau brun est un espion, nous pouvons lui attribuer cette croyance *de re* ou *de dicto*, dans le style de (10) et (11). Mais cela ne préjuge en rien de la nature de la croyance de Ralph, du degré de sa relation épistémique avec l'individu en question. Le caractère *de re* ou *de dicto* de l'attribution dépend seulement du degré auquel nous, qui rapportons sa croyance, sommes disposés à nous engager sur l'existence et les propriétés de l'objet de la croyance. De ce point de vue une attribution *de re* signifie simplement que nous reconnaissons l'existence du référent du nom dans l'idiolecte de celui dont nous rapportons la croyance, et dans le nôtre. Mais pour ce qui est de la croyance elle-même de notre sujet, elle demeure tout aussi opaque en elle-même. Nous ne pouvons pas nous mettre à la place de Ralph au fond de son esprit pour dire si nous sommes dans une relation *de re* avec Orcutt, l'espion au chapeau brun. L'objet *de re* de la croyance, la *res*, est typiquement un objet privé, et un wittgensteinien dirait ici : « Si Dieu avait regardé dans nos esprits, il n'aurait pas été capable de voir dedans de *qui* nous parlons »<sup>34</sup>.

De ce point de vue, une croyance attribuée *de dicto* en structure de surface peut parfaitement être attribuée *de re* en structure réelle. Ainsi (12) Ralph croit que l'homme au chapeau brun est un espion qui est typiquement en position *de dicto* (puisqu'on ne peut substituer à la description une autre description) peut cependant correspondre à une attribution *de re*, si elle est faite avec l'intention de relier Ralph *de re* avec l'homme que nous désignons par « l'homme au chapeau brun ». Ceci montre que la substituabilité des expressions coréférentielles n'est pas nécessairement un critère du caractère *de re* ou *de dicto* de l'attribution de croyance. *A fortiori*, cela ne peut en être un de la croyance elle-même<sup>34bis</sup>. Inversement, une attribution en position *de re* explicite, telle que (19) Ralph croit *de* Orcutt (cet homme) qu'il est un espion

33. Dans « The basis of reference », *Erkenntnis*, 1978, 13, p. 171-206, S. Schiffer propose une théorie descriptiviste de la pensée *de re* : aucun objet ne nous serait donné indépendamment d'une description.

34. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, II, p. 217.

34 bis. Searle est peut-être celui qui a insisté le plus vigoureusement sur ce point. Cf. art. cit. et « What is an intentional state ? » *Mind* 1979, p. 74 et dans *Intentionality*, Cambridge U.P. 1983.

peut-être utilisée pour attribuer une croyance *de dicto*, car celui qui attribue la croyance peut faire référence à Orcutt sans spécifier la description sous laquelle il pense à Orcutt<sup>35</sup>. En d'autres termes, dans le cas des noms propres, comme dans le cas des descriptions, la même double interprétation *de re* ou *de dicto* est possible. Si Ralph croit que Moïse a guidé le peuple d'Israël hors d'Égypte, « Moïse » peut avoir le sens de « celui que Ralph appelle « Moïse » (et que *peut* ne pas être celui que nous appelons « Moïse »), ou le sens de « celui qui nous appelons « Moïse » (et qui peut *aussi* ne pas être celui que tout le monde appelle « Moïse »)<sup>36</sup>. Je préciserai maintenant pourquoi il me semble que ces sens du nom propre sont ici ceux qu'il est le plus plausible d'assigner ici.

6. Bien que Kripke, comme on l'a vu, multiplie les subtilités pour le nier, il me paraît indéniable que les noms propres ont un sens, même si cette notion demeure dans une large mesure vague, et peu satisfaisante dans les analyses qui en ont été données.

Kripke a raison en ceci que la fonction d'un nom est simplement de *nommer*. Et pourtant les noms ont un *sens*. Comment concilier ces deux aspects sans tomber dans les difficultés d'une théorie descriptiviste ou dans celles de la référence directe ?

On peut bien entendu soutenir que le sens d'un nom propre n'est autre que l'ensemble des éléments contextuels pragmatiques qui permettent de spécifier son usage. Ainsi même la théorie causale de la référence, étant une théorie du contexte d'usage des noms, serait une théorie du sens des noms propres<sup>37</sup>. Ce n'est pourtant pas la solution que j'adopterai ici. Sans nier l'importance de ces facteurs pragmatiques, il me semble qu'ils sont rendus possibles parce que les noms ont un certain sens littéral dont le statut est sémantique (au sens ci-dessus d'une théorie des conditions de vérité des phrases). Quel est ce sens ? Ce ne peut être, au regard des difficultés relevées par Kripke et d'autres, une description définie quelconque, apportant une *information* sur le porteur du nom. La solution me paraît indiquée par R.B. Marcus, qui remarquait que « les noms propres sont une manière de mentionner un objet sans s'engager à une quelconque de ses propriétés excepté celles qui sont triviales »<sup>38</sup>. Parmi celles-ci il y a peut-être l'identité de l'objet avec lui-même, mais il y a surtout la pro-

35. Cf. aussi D. DENNETT, « Beyond belief », in Woodfield, op. cit. et Bach, même volume.

36. Comme le remarque Burge, art. cit.

37. Kripke lui-même le reconnaît, cf. « A puzzle about belief », p. 248.

38. R. Marcus Barcan, in *Philosophy of logic*, ed. S. Körner, Blackwell, Oxford, 1976, p. 134.

priété de l'objet désigné qu'il porte le nom par lequel nous le désignons. En d'autres termes, on peut suggérer que le sens d'un nom propre est *au moins* ceci : qu'il est le nom de l'individu qui le porte, ou encore qu'il est constitué par une description définie de la forme « l'individu qui porte le nom 'N' » (si le nom en question est 'N'). Je dis *au moins*, parce que dans les contextes existentiels le sens est sans doute tel que le dit Russell. Pour certains contextes de croyance aussi, bien que dans un exemple comme celui de « Moïse » ci-dessus, cela puisse suffire.

Une telle théorie a été récemment proposée par certains auteurs, comme Brian Loar et Kent Bach<sup>39</sup>. On peut l'appeler théorie *descriptive nominale* du sens des noms propres : le sens d'un nom c'est le nom lui-même.

Même en tant que théorie sémantique, la théorie descriptive nominale (TDN) permet de résoudre certains des problèmes qui se sont posés jusqu'ici. Tout d'abord elle permet d'expliquer pourquoi un nom peut être utilisé *non-littéralement*, aussi bien dans le cas où nous désignons un autre individu que le porteur « officiel » du nom (par exemple quand on dit « Napoléon se promène » pour désigner un fou mégalomane), que dans les contextes de croyance où nous faisons référence à un objet dans l'idiote de quelqu'un d'autre. Si dans ces cas, le sens littéral du nom n'était pas « l'individu qui porte le nom « Napoléon », on ne pourrait pas l'utiliser au sens non-littéral de « *Ce* Napoléon » (ou « le fou qui se fait appeler ainsi »). Reprenant une suggestion de Burge, Kent Bach suggère que le sens d'un nom propre est une description définie *incomplète* telle que « l'individu nommé 'N' », qui demande selon le contexte à être spécifiée de manière appropriée, comme lorsque nous désignons par « la table » non pas toute table satisfaisant la description, mais cette table devant nous. En ce sens un nom propre demande à être complété par un indexical sous-jacent restituant le contexte. Il est, selon l'excellente expression de J. Vuillemin, une « disposition d'indicateur »<sup>40</sup>.

39. Brian LOAR, *op. cit.* ; Kent BACH, « What's in a name ? » *Australasian Journal of philosophy*, 1981, p. 371-486. Bach suggère que Russell aurait donné une telle théorie dans *Introduction to mathematical philosophy* (1919). Russell soutient explicitement cette théorie dans *Knowledge by acquaintance and knowledge by description*, in *Mysticism and Logic*, Allen and Unwin 1963 et dans *The problems of philosophy*, Ch. v, Oxford p. 32.

40. VUILLEMIN, art. cit. Schiffer a également proposé une théorie de ce type pour les contextes de croyance, cf. « Naming and knowing », *Midwest Studies in philosophy*, 1977. T. Burge avait, dans *Reference and proper names*, fait des noms des *prédicats* à compléter par des indexicaux. (*Journal of philosophy*, 70, p. 425-39). La difficulté bien connue de ceci est qu'un prédicat est sensible à la négation, à la différence d'un nom propre.



Ensuite, si le sens d'un nom propre est une description « le porteur du nom 'N' », les variations de portée des noms dans les contextes modaux ou épistémiques s'expliquent aisément.

Enfin, TDN permet de rendre compte de l'exemple de Kripke portant sur Gödel et Schmidt. Quand on utilise le nom « Gödel », ignorant du fait que Schmidt est l'auteur du théorème d'incomplétude, ce n'est certes pas à Schmidt que l'on fait référence, mais au porteur du nom « Gödel ». Le nom est bien équivalent à la description, mais la description fait néanmoins référence à Gödel.

La seule objection sérieuse à TDN est celle de Kripke, qui la considère en passant dans *Naming and Necessity*<sup>41</sup>, pour dire qu'elle est circulaire : elle explique la référence du nom en faisant usage de cette même référence qu'elle est supposée expliquer, violant ainsi ce que Kripke appelle « la condition de non-circularité » d'une théorie de la référence. Et si cette théorie était vraie, pourquoi le serait elle à propos des noms propres et non pas d'autres mots ? Pourquoi ne pas expliquer la signification de « cheval » en disant que « chevaux » dénote des chevaux parce que les chevaux s'appellent des « chevaux » ? Comme le dit Kent Bach, la réponse est que ce n'est pas parce que les chevaux sont *appelés* ainsi que ce sont des chevaux, mais parce que la *propriété* d'être un cheval leur est commune ou est vraie d'eux. Mais dans le cas d'un nom il n'y a rien d'autre à dire : si « Socrate » désigne Socrate, c'est parce que c'est son nom ! Kripke objecte que TDN est triviale et n'est pas une vraie théorie de la référence. Certes du point de vue pragmatique, celui de la théorie causale par exemple, dire que le sens de 'N' est « l'individu nommé 'N' » ne nous permet pas de dire pourquoi ou comment N se nomme 'N'. Mais outre qu'on peut se demander quelle théorie de la référence, causale ou autre, peut expliquer ce fait, il est faux que la description « le porteur du nom 'N' » ne nous aide pas à comprendre la référence du nom 'N', et ne nous fournisse aucune information. Elle ne nous permet pas de restituer ne serait-ce que l'esquisse d'une relation directe d'*acquaintance* dont on peut supposer que tel ou tel utilisateur du nom a disposé au début de l'histoire référentielle, mais à tout le moins elle nous permet de comprendre que l'information contenue dans une phrase telle que « Socrate a bu la ciguë » est celle contenue dans

« L'individu nommé 'Socrate' a bu la ciguë ».

Même un béotien, ignorant qui est Socrate, n'a pas besoin de plus.

TDN n'implique aucune circularité ou aucun cercle vicieux : elle ne présuppose pas que l'on sache déjà comment 'Socrate' fait référence à Socrate, mais se place du point de vue où l'institution du nom et la

41. *Naming and Necessity*, p. 68.

convention qui règle son usage est déjà établie dans une communauté linguistique. C'est le point de vue de la plupart des locuteurs dans la plupart des usages des noms propres (sauf quand interviennent des actes de baptême comme « Je t'appellerai 'Vendredi' »). Qu'un nom ait telle référence est l'effet d'une *convention*. Tout ce dont nous avons besoin pour une théorie sémantique des noms propres est qu'une telle convention *existe*. Le reste est plus complexe, et est une affaire d'ajustement de nos intentions, de celles des autres, et des contextes.

7. Les cas sont si variés, la subtilité de ces discussions a atteint un tel degré, que l'on ne manquera pas de trouver quelque contre-exemple mettant en difficulté un point ou un autre avancé ici. Cela ne changerait pas la conclusion que je voudrais donner : Kripke ne peut pas nous faire croire que les noms propres n'ont pas de sens, mais il ne peut pas nous faire croire que la construction d'une théorie de la référence des noms propres peut-être une activité aussi pleine de conséquences qu'on serait tenté de le penser à la lecture de ses articles. Je doute qu'une théorie linguistique quelconque ait en quoi que ce soit l'allure d'une théorie scientifique ordinaire, avec des critères de confirmation empirique, des expériences face à un « donné ». Le style de ces discussions semble à cet égard bien pompeux. Que faut-il attendre d'une théorie de la référence des noms propres dans ces conditions ? A mon avis pas grand chose. Les banalités que j'ai formulées me paraissent suffisantes. Il n'est pas sûr qu'il y ait plus à en dire.

(juillet 1982).

Je remercie François Clémentz, ainsi que Jean Largeault pour leurs remarques à propos de cet article.